

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU

A LA

CONSERVATION DES AFFICHES

Rue de la Préfecture, 3

LYON

Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.

Trois mois. 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 22 Décembre 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

Deux reprises cette semaine : *Linda de Chamouny* et *le Maçon*. Voilà ce qu'on peut appeler, sans crainte d'être démenti, de l'activité. Jusqu'ici le théâtre des Célestins avait eu seul le privilège de donner fréquemment des pièces nouvelles ou peu connues ; le Grand-Théâtre ne veut pas rester en arrière. — Tout compte fait, depuis la rentrée, c'est-à-dire en trois mois et demi, nos artistes lyriques n'ont pas créé moins de trente-huit ouvrages, opéras comiques ou grands opéras. En vérité, cela tient du prodige, et l'on sent combien doit être ferme la main qui dirige une si vaste entreprise, combien est intelligente la pensée qui préside à l'exécution. — C'est bientôt qu'expire le privilège du directeur de nos théâtres, et le public n'oubliera pas cette dernière et mémorable campagne. Cela s'appelle rendre difficile la tâche de son successeur.

Linda de Chamouny avait été joué, mais rarement, il y a trois ans environ. — Pour ceux qui

ne connaîtraient pas cet opéra, nous dirons quel en est le thème et l'origine.

M. de Florian, capitaine de dragons et poète pastoral, n'a pas composé seulement ce roman sur les commencements de Rome et qui se termine, à ce que prétendait une des célébrités féminines de 1848, par le mariage de Numa avec Pompilius ; il a fait en outre une nouvelle intitulée *Claudine*. — Il y a vingt-cinq ans, M. Denery, copiant Florian, fit cette pièce au succès colossal que l'on connaît, *la Grâce de Dieu* ; plus tard encore, le drame traduit en italien, illustré par la musique de Donizetti, devint *Linda de Chamouny*. Enfin, le même ouvrage, retraduit en français par M. Hippolyte Lucas, retrouve dans sa troisième métamorphose le succès qui déjà tant de fois l'avait accueilli.

Cette touchante et poétique légende, ce naïf récit d'amour a toujours eu le don d'émuvoir les âmes sensibles ; la musique de Donizetti, ces mélodies si vraies et si pénétrantes n'ont fait que rendre le charme plus grand.

Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de leur raconter comment Linda abandonne ses mon-

tagnes, et, confiante dans l'amour du vicomte de Sirval, qu'elle ne connaît que sous le nom de Charles, un jeune peintre encore obscur, accepte les dons de celui qui doit être son époux ; mieux que nous ils savent à travers quelles aventures se poursuit ce roman d'amour trompé, qui se termine par la folie, en attendant que le retour de l'amant regretté ramène la raison.

Comme on le voit, la différence entre le drame et l'opéra n'est pas grande ; l'exactitude serait même parfaite si l'on entendait la chanson populaire des *Cinq sous* et la romance : *A la grâce de Dieu*.

Nous parlions plus haut de la musique de Donizetti et de l'effet qu'elle produit toujours sur le public. Nous pourrions, à ce sujet, revenir sur ce que nous avons déjà dit tant de fois à propos de ce compositeur, énumérer les qualités qui distinguent son style et lui ont mérité un si haut rang dans l'estime de tous. Malheureusement nous n'apprendrions rien à personne ; l'auteur de *la Favorite* et de *Lucie*, l'immortel créateur de ces deux chefs-d'œuvre populaires n'est pas resté dans *Linda* au-dessous de sa réputation.

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

M. PARENT.

(Suite. — Voir l'avant-dernier numéro.)

Tous les gourmands de la ville et de la banlieue voulurent goûter des produits gastronomiques de Parent, qui bientôt vit son établissement pourvu d'une clientèle nombreuse. Il imitait en mieux la composition des pâtés de foies gras de Strasbourg, ainsi que les jambons de Mayence cuits au vin d'Espagne. Il n'avait pas de rival, soit pour la pâte feuilletée, soit pour la fabrication des quenelles. L'excellence de sa sauce me rappelle une petite anecdote qui m'est arrivée.

Comme je n'avais pas quitté le théâtre, j'allai toujours aux répétitions lorsque j'en avais, puis

je revenais prendre les fonctions de garçon gâte-sauce, puisque je m'étais décidé à apprendre l'art culinaire sous la direction d'un homme de talent comme Parent.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, ses pâtés aux quenelles faisaient fureur, et de tous les quartiers de la ville on venait en commander. Le dimanche, nous étions huit garçons pour les porter à domicile, et nous avions peine à contenter toutes les pratiques. C'était moi qui, toute la semaine, était chargé du mortier à pilon, où la viande de veau se métamorphosait en quenelles. La veille d'un dimanche où nous avions une forte commande de pâtés, je ne m'aperçus pas que l'on avait acheté un mortier bien plus grand, afin d'avancer la besogne, et que ledit mortier en marbre blanc trop tendre se pilait en même temps que le produit qui, le lendemain, devait régaler les amateurs des quenelles si renommées de Parent.

Le lundi, M. Parent reçut des plaintes de ce que l'on avait mis du petit gravier dans les quenelles, et que cela était très-mal à lui, que ce

n'était pas la manière de conserver sa clientèle et autres propos fort peu agréables à entendre.

M. Parent me fit une forte réprimande, ainsi qu'à son premier garçon, qui avait été maître pâtissier rue Romarin. Comme j'étais innocent de ce malheur, je répondis que je ne m'étais servi que de ce que l'on m'avait donné pour mettre dans ledit mortier. On visita les épices : le poivre, le sel, et on ne trouva nullement du gravier, ni gros ni petit. Heureusement on eut l'idée de visiter le mortier et l'on vit d'où provenait l'accident. Mais n'importe, dans quel état que l'on soit, les maîtres vous disent toujours : — Il fallait faire attention. — Il en est de même, quand par malheur il vous arrive de casser un verre ou une assiette, on dit de suite : « Oh ! le maladroit.. » et l'auteur du méfait, de répondre : « Je ne l'ai pas fait exprès. » Aussi maintenant, quand cela m'arrive, n'importe la maison où je me trouve, chez le riche ou chez le pauvre, de crainte que l'on ne m'applique l'épithète ci-dessus, je me hâte de dire : « Pardon, je l'ai fait exprès. »

Donizetti mieux que tout autre, sait parler le vrai langage de la passion; on voit qu'il a senti ce qu'il exprime: c'est dans son cœur et non dans les efforts de la pensée qu'il puise l'inspiration. Aussi ses partitions restent-elles éternellement jeunes, parce qu'elles font vibrer dans l'homme les cordes intimes des sensations. Rossini et Donizetti sont les seuls en réalité dont on ne puisse écouter les œuvres sans que l'âme chante au dedans.

M^{me} Rey-Balla était déjà, il y a trois ans, au nombre des artistes de notre première scène. Alors comme aujourd'hui, elle chantait le rôle de Linda, et si quelque chose pouvait faire oublier le succès qu'elle y obtint à ce moment, c'est le triomphe qu'elle vient d'y rencontrer de nouveau.

On sait ce que vaut M. Achard, et nous n'étonnerons personne, en disant avec quelle grâce, quel charme pénétrant, quelle suavité d'organe il a dit l'air du second acte. — M. Ismaël, dans la scène où le père maudit sa fille, a été magnifique d'expression; il a rendu merveilleusement les angoisses de ce père qui se croit déshonoré par sa fille. — M. Marthieu, sous les traits de ce vénérable curé savoyard, arrive à des effets de pathétique qui mettent en relief son talent de comédien non moins que ses précieuses facultés comme chanteur. — M. Flachat fils a fort à faire pour rester à la hauteur des artistes que nous venons de citer; et ce n'est pas, selon nous, un mince éloge de dire qu'il y arrive. — N'oublions pas M^{me} Bourgeois, dont le rôle, bien qu'effacé en apparence, est d'une importance qui se révèle à la scène.

M. Parent fit changer le mortier et rendit visite lui-même aux pratiques qui avaient eu à se plaindre, et le lendemain il leur envoya la même valeur en pâté et quenelles que celle qui lui avait été commandée le dimanche précédent. On ne parla plus de cet accident, mais c'est moi, Jérôme, qui en fus la victime, par les quolibets que l'on me lançait au théâtre: « Oh! le beau cuisinier! Oh! le grand Vatel! Oh! le joli petit gâte-sauce, qui fait des pâtés avec du sable!... etc. »

MM. Bergeron, ancien maître de ballet en second du Grand-Théâtre, et maintenant chef des comparses; Arban père, Saint-Berg, propriétaire à la Croix-Rousse; Pierre G***, propriétaire à Sainte-Foy, et plusieurs autres personnes peuvent attester combien je fus ballotté par suite de cet événement fâcheux, dont je n'étais cependant pas l'auteur.

JÉRÔME COTON.

(La suite au prochain numéro.)

Nous rendrons prochainement compte de la reprise du *Macon*, qui a valu jeudi soir une si brillante ovation à MM. Holtzem, Gustave et Julien, ainsi qu'à MM^{mes} Camille de Maësen, Willem et Léopoldine.

Flamma poursuit le cours de son triomphe. — Metteur en scène, auteur du *libretto*, décorateurs et peintres, danseurs et danseuses, tous peuvent légitimement revendiquer leur part du succès.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Le bénéfice de M^{lle} Bilhaut avait attiré aux Célestins le nombreux et brillant cortège des admirateurs du jeu si fin et si vrai, si correct et si naturel de notre piquante soubrette. — Ils venaient tous lui offrir, dans le tribut de leurs applaudissements, la récompense des heures charmantes qu'elle leur avait fait passer.

Deux vaudevilles, un grand drame: telle était la composition de l'affiche pour justifier en outre l'empressement du public.

Commençons par les vaudevilles:

Le Capitaine Bitterlin est la mise en scène de ce personnage bien connu que l'on est sûr de plier à tous ses caprices en ayant l'air d'exécuter ses ordres à contre-cœur et de subir sa volonté.

— Vieux grognard, retiré capitaine après trente ans de service, le capitaine Bitterlin est resté dans la vie civile ce militaire brusque et rageur; mécontent de tout, qu'il était au régiment; il a une fille qu'il ne veut pas marier; Henri de Luce en est amoureux, et pour obtenir sa main, il ne trouve pas de meilleur moyen que de repousser loin de lui l'idée de cette union. Alors le féroce capitaine s'empresse de jeter feu et flammes, et si Henri n'épouse pas, il faudra un duel. A travers cette comédie diplomatique, se déroule une histoire de jeu aux eaux de Hambourg, où M. Bitterlin, qui n'a jamais compris que l'on pût se livrer aux émotions du *trente et quarante*, a gagné, sans le vouloir, pour le compte de Henri de Luce, quelque chose comme 200,000 francs. — Tout se termine naturellement le mieux du monde, ainsi que dans le roman de M. About, d'où la comédie nouvelle est tirée. — Ce petit acte a été parfaitement joué par MM. Ménéhant et Henri, et par M^{mes} Langlois et Vilton. — M. Depay, qui remplissait le rôle de Henri, s'en est acquitté de manière à mériter des éloges sans restriction.

O vous parents, qui envoyez vos enfants à Paris, pour y suivre les cours de l'École de droit, vous qui les accompagnez pour leur donner jusqu'au dernier moment l'appui de vos conseils et

de votre expérience, défiez-vous des grandes dames polonaises rencontrées en chemin de fer? Il vaut mieux que votre héritier fréquente la jeune Muguette, ce modèle de vertu farouche et soupçonneuse, que M^{me} Abeille, l'habituee des salons de Markowski. — N'est-ce pas votre avis estimable Ruchonnet? et le vôtre aussi, candide Chambly? Puisse notre histoire servir de leçon aux générations présentes et futures!

Interprété comme il l'est par MM. Bardou, Durriez, Berlingard et MM^{ms} Bilhaut et Gravière, *le Guide de l'Étranger à Paris* est un de ces vaudevilles qui sont sûrs de faire éclore le rire sur les lèvres des spectateurs.

Rendre compte de *l'escamoteur*, serait une tâche quelque peu longue; — l'enchevêtrement d'événements, d'aventures qui font le tissu de la pièce, les suppositions de père ou d'enfant qui sont le nœud de l'intrigue, tout cela, bien facile à comprendre, demanderait cependant une explication dont le développement nous entraînerait trop loin.

Il nous suffira de dire que le nouveau drame de M. Dennery réunit toutes les qualités qui distinguent cet auteur; admirable entente de l'art de ménager les situations; combinaisons très-dramatiques; il n'y a peut-être pas un mérite bien grand d'invention dans le thème, mais, que voulez-vous, l'homme est essentiellement fini dans ses sentiments comme dans ses facultés physiques; le cercle de ses idées ou de ses passions est restreint, et, par conséquent, l'auteur ne peut pas inventer autre chose que ce qui existe. — Quand vous aurez fait parler tour-à-tour la colère ou l'amour, la joie ou la terreur, la pitié ou la vengeance, vous aurez épuisé la série des mobiles humains, et en dehors rien ne restera plus à explorer; — c'est ce qu'a fait M. Dennery dans *l'Escamoteur*. L'amour filial ou paternel, la tendresse de mère ou d'amante, le désir de la vengeance, tels sont les ressorts qu'il a fait jouer et le résultat a été un beau drame. — Le résultat a été aussi un éclatant succès d'acteur pour MM. Lambert, Dupré, Laty, Frank et Lureau, et pour M^{me} Adrienne et Ravier.

A bientôt le bénéfice de M^{me} Adrienne. — L'affiche nous promet pour ce jour-là: 1° *Considération*, comédie en 4 actes et en vers de M. Camille Doucet; 2° *le Cheveu blanc*, proverbe en un acte, de M. Octave Feuillet.

MAXIME.

CAUSERIE PARISIENNE.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Il y a deux ans, un académicien avait essayé de compter les victimes du fou rire, occasionnées par Berthelier dans *Maître Pathelin, les Rendez-vous bourgeois et les Désespérés*; mais la liste en devenait si nombreuse, que notre honnête académicien désespérant de ses calculs, s'arrêta à un nombre approximatif. Je me suis laissé dire, et cela, je veux vous le raconter tout bas, qu'un jour Berthelier, surpris dans le boudoir d'une noble fille d'Albion, par le plus jaloux de tous les maris, n'échappa à la boxe la plus effrayante qu'en faisant naître chez son adversaire un de ces inextinguibles foux rires qu'il sait si bien provoquer à l'Opéra-comique. Le lord se tordait encore sur sa bergère, que Berthelier allumait tranquillement son cigare sur le trottoir opposé, certain de regagner son domicile sans être inquiété; le traître connaissait la portée de son arme.

On dit que, le lendemain, la plus belle moitié du genre humain avait fait croire au mari qu'il était un jaloux à tort, et que milord vint en grande cérémonie faire ses excuses au chanteur, en l'invitant à fréquenter souvent le petit boudoir anglais. Pauvre lord! il se vengeait à son tour sans le savoir, car Berthelier ne put s'empêcher de sourire à son tour, en amusant milord de ses visites et de ses remerciements.

Sous ce masque du comique et du joyeux convive se cache, croyez-le bien, un cœur généreux et dévoué, un cœur qui oublie toute question d'intérêt devant une honnête infortune, ce qui est rare de nos jours. Berthelier est de tous les concerts et de toutes les représentations au bénéfice d'un camarade: ni peines, ni fatigues ne lui coûtent quand il s'agit d'obliger quelqu'un. Plus d'une fois nous l'avons vu répéter deux rôles dans une journée, jouer le soir au boulevard des Italiens, chanter à la salle Herz et au théâtre Déjazet, un petit théâtre que nous visiterons ensemble. Berthelier.....

Mais on dirait pardieu que ma plume bavarde, avec un nom ami et oublie son devoir de critique, ne le croyez pas, chères lectrices, et pour vous prouver le contraire je fais des vœux pour que Berthelier aille vous rendre visite au Grand-Théâtre, vous m'en direz alors des nouvelles.

Maintenant que nous avons payé nos dettes arriérées, reprenons un peu notre course, nous nous étions arrêté au Gymnase, je crois, devant une pièce d'Alexandre Dumas fils qui n'a pas gagné

à vieillir: *La Dame aux Camélias*. Lafontaine a doublé Fechter, et Rose Chéri M^{me} Doche; le premier vaut l'autre, mais Rose Chéri vaut infiniment mieux que la créatrice de Marguerite Gauthier. Nous ne pourrions comprendre, en effet, la passion d'Armand Duval pour une vulgaire prêtresse du demi-monde, si cette vulgaire prêtresse ne conservait encore, avec ses charmes et sa beauté, un certain sentiment de poésie, une certaine délicatesse de sentiment. M^{me} Doche méconnaissait cette poésie et cette délicatesse de cœur. De Marguerite Gauthier elle avait fait le type de l'égoïsme, une monstruosité. Remercions M^{me} Rose Chéri d'avoir bien voulu réhabiliter un peu ce type, si contraire à son caractère et à ses sentiments.

.....
Des bruits circulent par la ville, je dois quitter le théâtre pour vous les dire.

Les deux nouveaux directeurs sont nommés au Vaudeville: ce sont MM. Dormeuil et Duponchel. M. Beaumont abandonne le fauteuil directeur de l'Opéra Comique, en faveur de.... (inconnu). Un trône ne fut pas toujours le siège le plus commode, en voici encore un exemple.

Rossini reprend goût à la musique, et Figaro à l'érection de statues.

Trois théâtres, les Variétés, Déjazet et les Folies se ferment pour les répétitions générales de leurs revues. La plus bête des trois n'est pas celle qu'on pense.

Enfin, un vrai spectateur, vraiment ronflant, a été trouvé à deux heures du matin dans une loge de l'Odéon; il se croyait encore au premier acte de *l'Oncle Million*.... Tant de poésie pour endormir un homme!

Le spectateur ronflant à l'Odéon n'est pas un mythe. M. D'AMBLERIEUX.

UNE VISION D'OUTRE-TOMBE.

(Suite et fin. — Voir le dernier numéro.)

Ma bonne grand'mère, à qui j'annonçai ma guérison, vint adresser à Jacobus la demande officielle.

Le vieux savant répondit à ma grand'mère:

— Chère madame, je ne m'occupe pas des affaires de ménage. Voyez la tante...

Les deux femmes arrangèrent le mariage. J'étais à peu près rétabli de la maladie du médecin; je fus admis à faire ma cour à Caroline. Nous allions nous promener en famille, un jour au bois, un autre jour sur la Seine, où j'avais acheté un canot.

La belle chose que l'espérance! Le bon temps que celui que l'on passe dans l'attente d'un bonheur assuré! Mais aussi, l'étrange jeu de loto que la vie!

Partis un matin dans notre canot, nous voguions en amont de l'île des Cygnes, quand un accident vulgaire, le passage d'un bateau à vapeur, nous fit chavirer. Caroline, qui se tenait debout, comme un vivant pavillon, à l'avant du canot, perdit l'équilibre, et tomba dans le fleuve. Je me précipitai à son secours. Je fus assez heureux pour la maintenir sur l'eau, jusqu'au moment où des mariniers vinrent me la prendre des mains. Je défaillis alors, épuisé de lassitude, et disparus, entraîné au fond.

Que devins-je? Je puis le dire, car aucune des impressions de cette promenade sous-fluviale ne m'est échappée.

Enveloppé et roulé par le courant, je pensais d'abord à la piscine de Jacobus.

— Ah! parbleu, me dis-je, l'hydrothérapie peut être une excellente chose; cependant, je ne voudrais pas en abuser...

Je cherchais à remonter au-dessus de l'eau. J'entendais distinctement la voix des mariniers, les cris de désespoir de Julie et de la tante. Mais toute mon inquiétude était pour Caroline. Je songeais moins, il est vrai, au danger qu'elle avait couru, qu'aux suites de l'immersion.

— Ses vêtements sont mouillés, pensais-je. Comment fera-t-elle pour en changer?

C'était là mon souci, ma préoccupation fixe. Cette idée qu'elle avait sur elle des vêtements mouillés, et ne pouvait pas en changer, s'était emparée de mon esprit, et me tourmentait avec une ténacité puérile. Du reste, aucune douleur vive, aucune frayeur, nulle conscience de ma situation. Je luttais instinctivement contre le gouffre, étourdi et comme enivré. L'eau produisait dans mes oreilles le bruit de la conque ou plutôt du diable chinois; c'était un bourdonnement sourd qui stupéfiait. Je voyais à travers le milieu vitré, où j'étais plongé, le fond de la rivière; et, en levant les yeux, j'apercevais le dessous des bateaux lancés à ma recherche, et qui passaient sur ma tête. C'était un rêve, un rêve étrange et fantastique dont l'impression, pleine de confusion et d'engourdissement, ne manquait pas de charme ni de douceur.

Tout à coup, je me sentis soulever; un vague rayon de lumière frappa mon regard. Mais j'entendis, presque aussitôt, des voix qui disaient:

— Bah! il est mort. — Pauvre diable! — Raide comme un bâton. — Piquez-le! — Une épingle!

Puis, après un silence.

— C'est fini ! Il est bien mort...

J'étais tombé dans un état singulier. Mes membres avaient la rigidité et le froid du cadavre : — plus de sensibilité, plus de ressorts ; catalepsie complète. Cependant, je percevais les sons, je voyais ce qui se passait autour de moi, comme à travers un brouillard. Mais, en vain, je m'efforçais de remuer les bras, les jambes, les lèvres, les yeux, de donner signe de vie ; rien, impossible. J'étais comme enfermé dans une statue de marbre.

Transporté chez le docteur, on me soumit, sans succès, au traitement énergique des asphyxiés... Puis on m'enveloppa dans un suaire, on alluma des cierges aux quatre coins de mon lit, on plaça sur ma poitrine une croix de bois noir, et j'entendis la tante réciter les prières des morts, pendant qu'une jeune fille, agenouillée près d'elle, sans doute, éclatait en sanglots. Cette jeune fille, c'était Caroline, je le croyais du moins. Elle parla, et il me sembla reconnaître la voix de Julie.

Toute la nuit, et tout le jour suivant, retentirent les sanglots et les prières. C'était une scène dans le goût de Charles-Quint, mais qui m'égayait fort peu...

Enfin entrèrent les ensevelisseurs. Je fus cloué dans la bière, et emporté sur un corbillard. Je traversai Paris, souriant intérieurement à l'idée des nombreux saluts que je recueillis sur ma route. Je savais bien que ces politesses ne s'adressaient pas à moi, qu'elles étaient un hommage à la crainte mystérieuse de la mort, ou une reconnaissance instinctive de l'immortalité, mais à cette phase palyngénésique, cela flatte encore : tu verras.

Le convoi arriva au cimetière. On me descendit dans la fosse. Les derniers chants de l'église, le bruit de la terre tombant sur le cercueil, m'auraient ému, sans doute, si je ne me fusse trouvé sous le coup d'une souffrance inouïe. J'ai toujours été dilettante, et ma sensibilité musicale, tendue, à ce moment, jusqu'à l'épétisme, venait d'être irritée par une affreuse note, échappée à l'ivresse d'un chantre.

— Oh ! me disais-je, le misérable ne doit s'enivrer que de vin aigre ! sa voix ressemble au grincement de la pointe d'acier sur le verre.

Et je me mis à réfléchir éperduement à l'influence de la qualité du vin sur le timbre de la voix. Cependant, grâce au ciel, ma pensée se dégaga peu à peu, emportée hors du cercle des misères de la vie humaine. Car si mon corps était mort, ou à peu près, mon âme, mon *moi* vivait,

emprisonné, il est vrai, comme une lampe dans une lanterne sourde, mais cherchant à sortir de sa prison, et ayant déjà à demi réussi dans cette tentative.

Je sentais mes facultés se développer, mes sens acquérir une pénétration surnaturelle. L'âme, quittant le corps, ce n'est pas le papillon sortant de chrysalide, ce serait plutôt l'éther qui s'évapore du flacon brisé. Retenu comme le captif, qui, penché à la fenêtre de sa cellule, plonge ses regards dans les splendeurs de l'horizon, je parvenais à voir du fond de ma fosse les magnificences de mondes inconnus. Ma pensée me transportait d'un point à un autre, avec une vitesse qui pouvait être à celle du fluide électrique, ce que ce fluide est à la locomotive des chemins de fer ; ma vue, libre de tout l'obstacle formé par l'œil, mettait à parcourir l'espace, la rapidité de la lumière ! mon ouïe, dont l'oreille ne gênait plus les perceptions, entendait les plus légers bruits à des distances infinies. J'avais comme une intuition de toutes choses. Je me sentais pénétré d'une béatitude extraordinaire.

Cependant, au-dessus de moi, l'orage, un affreux orage avait éclaté, dispersant les invités à la cérémonie de l'enterrement, et jusqu'aux fossoyeurs, chargés de combler le trou. La pluie tombait à torrents, les coups de la foudre ébranlaient l'atmosphère. C'était un branle-bas général, un tapage fait pour réveiller les morts. Après une effroyable explosion qui rompit en éclats un if, ombrageant la demeure d'un locataire voisin, je poussai, vers le ciel, un grand cri, parait-il. Un ange, agenouillé au bord de la fosse, et priant sous les coups de la tempête, entendit ce cri...

On m'exhuma. On ouvrit la bière. J'étais vivant.

C'est cet ange que je dois épouser, continua mon ami, le même qui, la nuit, venait pleurer et prier dans ma chambre, pendant que Caroline, enivrée de sa beauté, dormait du sommeil de la rose. Je t'ai nommé Julie.

Cette merveilleuse histoire de revenant avait captivé mon attention.

Et... qu'attends-tu de moi ? demandai-je en serrant la main du ressuscité.

— Que tu veuilles bien attester que je ne suis pas mort, répondit-il. Je désire me marier et l'on m'oppose mon acte de décès ; on ajoute qu'un mort n'a pas le droit d'épouser une vivante. Je réunis des témoins, et j'ai pensé à toi.

— Parfaitement.

J'allais, le lendemain, témoigner de l'identité de mon ami, auquel je souhaitai le bonheur...

— Merci, me répondit-il en souriant, je suis heureux, et je me porte bien depuis mon voyage d'outre-tombe, où j'ai découvert que la mort, c'est la vie.

AMÉDÉE GOUET.

Etes-vous abonné à *l'Univers illustré* ? Non... Tant pis, car vous vous privez, pour la modique somme de 10 francs par an, non-seulement d'une ravissante collection de gravures d'après les tableaux des plus grands maîtres anciens et modernes, mais encore d'une attrayante lecture et et aussi des deux magnifiques primes, la *Cène*, d'après Léonard de Vinci, et l'*Album* de huit charmantes gravures. Heureusement rien n'est perdu. — L'administration de *l'Univers illustré* nous fait savoir qu'elle vient de faire faire un nouveau tirage de tous ses numéros, et que, pour la somme de 50 francs, elle donne : la collection complète du journal jusqu'à ce jour (cinq volumes) les deux primes, la *Cène* et l'*Album*, et enfin un abonnement jusqu'au 1^{er} novembre 1861. On s'abonne, à Paris, aux bureaux du journal, rue Bonaparte, 15. L'administration prévient en outre les personnes qui désireraient s'abonner sans prendre la collection, que le roman en cours de publication, *la Perle des Attakapas*, un des plus attrayants qui aient été faits depuis Fenimore Cooper sur les mœurs américaines, est à peu près à la moitié, et que pour avoir le commencement, il faut remonter au numéro 155.

MÉLANGES.

*

**

Un voyageur à un aubergiste irlandais :

— Qu'avez-vous à m'offrir pour déjeuner ?

— Absolument rien, mon bon monsieur.

— Et pour dîner ?

— Les restes du déjeuner.

*

**

L'évêque défunt de Wurzburg, rencontrant à la chasse un pauvre gardeur de cochons, lui demanda quels étaient ses gages.

— Un habillement neuf tous les ans et deux paires de souliers.

— C'est là tout ce que tu gagnes, dit l'évêque. — Regarde-moi, je suis pasteur d'un troupeau, et je suis mieux nourri et mieux vêtu que toi.

— Ah ! répondit innocemment le porcher, c'est que vous avez à garder beaucoup plus de cochons que moi.

POUR TOUS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.